LUCIEN LEPOITTEVIN

La maison des origines

ESSAI DE CRITIQUE ANTHROPOLOGIQUE

PRÉFACE D'ANDRÉ DUNIN ET YVES BOTTINEAU-FUCHS

MASSON

DL 13JAN.97 01171

02222046 39

La maison des origines

Essai de critique anthropologique

8
D1 MON
1388

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le lecteur pourra prendre connaissance des ouvrages parus chez Armand Colin éditeur, notamment ceux de la collection Civilisation U.

Dans la collection Préhistoire

BCN 656592

La main et l'hominisation, par J. Piveteau. 1991, 160 pages.

Outils préhistoriques. Forme, fabrication, utilisation, par J.-L. Piel-Desruisseaux. 1990, 2e édition, 304 pages.

Aux sources du langage articulé, par R. Saban. Préface de P. Delaveau. 1993, 264 pages.

Préhistoire des religions, par M. Otte. 1993, 144 pages.

La domestication des animaux par les hommes préhistoriques, par D. Helmer. 1992, 184 pages.

L'environnement au temps de la Préhistoire. Méthodes et modèles, par J. Renault-Miskovsky. Préface de H. De Lumley. 1991, 2e édition, 216 pages.

Le Tchad depuis 25 000 ans. Géologie, archéologie, hydrogéologie, par J.-L. Schneider. Préface de Y. Coppens. 1994, 144 pages.

Autres ouvrages

Origine et destinée de l'Homme, par J. Piveteau. *Abrégés de Sciences*. 1982, 2e édition, 192 pages.

Paléoécologie. Paysages et environnements disparus, par J.-C. Gall. *Collection Enseignement des sciences de la Terre*. 1994, 248 pages.

La conservation en archéologie. Méthodes pratiques de la conservation-restauration des vestiges archéologiques, coordonné par M.-Cl. Berducou. Préface de J.-P. Sodini. 1990, 488 pages.

Revues

L'Anthropologie

Annales de paléontologie

Culture scientifique

La maison des origines

Essai de critique anthropologique

Lucien LEPOITTEVIN

Conservateur régional des Bâtiments de France

Préface d'**André DUNIN** et **Yves BOTTINEAU-FUCHS**

MASSON

Paris Milan Barcelone



Ce logo a pour objet d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, tout particulièrement dans le domaine universitaire, le développement massif du « photocopillage ».

Cette pratique qui s'est généralisée, notamment dans les établissements d'enseignement, provoque une baisse brutale des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que la reproduction et la vente sans autorisation, ainsi que le recel, sont passibles de poursuites. Les demandes d'autorisation de photocopier doivent être adressées à l'éditeur ou au Centre français d'exploitation du droit de copie : 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris. Tél. : 43 26 95 35.



Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction par tous procédés, réservés pour tous pays.

Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit des pages publiées dans le présent ouvrage, faite sans l'autorisation de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et d'autre part, les courtes citations justifiées par le caractère scientifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées (art. L. 122-4. L. 122-5 et L. 335-2 du Code de la propriété intellectuelle).

© *Masson, Paris, 1996*

ISBN : 2-225-85245-6

MASSON S.A. 120, bd Saint-Germain, 75280 Paris Cedex 06

Préface

Alors que l'on ne parle que de mémoire, de célébration, de commémoration…, l'enseignement en général, celui de l'histoire en particulier, risque bien, à la faveur des réformes continues depuis plusieurs décennies, de ne plus être en mesure d'assurer son rôle de formation. Dans les écoles d'architecture en tout cas, depuis 1968, le rejet du passé est devenu signe de modernité. Il faut savoir que, depuis cette date, l'histoire ne commence généralement dans l'enseignement de l'architecture qu'avec la révolution industrielle, vers 1860! Tout ce qui précède ne peut faire l'objet que d'un enseignement mandarinal, par définition réactionnaire… La rupture est d'autant plus grande que, depuis les époques hautes, les architectes avaient toujours soigneusement étudié les œuvres de leurs prédécesseurs, *in situ*, ou par l'intermédiaire des « traités ». Nous avons changé *tout cela* et au nom de la bien-aimée créativité, nous avons fait table rase du passé…

Une parodie de révolution culturelle a profondément marqué tout l'enseignement supérieur, avec ses faux savoirs et sa cuistrerie générale. Nous vivons encore sur ce refus de l'instruction et il rend raison, en grande partie, de la pauvreté de l'architecture actuelle, soumise aux modes et à la rentabilité.

On aurait pu imaginer qu'un architecte trouve digne d'intérêt la préhistoire de la maison, mais il faudrait que le sens historique soit façonné autrement que par la fréquentation des revues spécialisées d'avant-garde. L'histoire de l'art, quant à elle, a par chance échappé à sa propre destruction, comme elle ne peut être pratiquée sans une vaste culture, il faut saluer le spécialiste de J.-F. Millet d'avoir su étendre, avec rigueur, sa curiosité jusqu'à la maison des origines.

Nous nous souvenons du séminaire durant lequel ce travail trouva sa lente élaboration et de l'attention soutenue des étudiants, confrontés à des savoirs pour eux inhabituels. Comment pouvaient-ils être préparés à aborder la préhistoire? Comment pouvaient-ils se passionner pour cette maison des origines alors que partout s'imposait l'idée du fonctionnel, du rationnel? Le fait est qu'ils l'ont fait, preuve réconfortante que l'esprit souffle bien là où il veut…, à la condition qu'il puisse s'alimenter de la transmission d'un véritable savoir.

Qui peut dire les étonnements, les interrogations soulevées par les étudiants lors de ces séminaires? La culture cessait d'être quelque chose de honteux et l'interrogation la plus abstraite devenait satisfaction intellectuelle parce que le détour, même par le plus éloigné, est la voie requise pour aborder l'épaisseur du présent.

On trouve trace de tout cela dans le livre de Lucien Lepoittevin qui nous arrive dans les mains comme un grand trousseau de clés : on se met à tourner des serrures, ouvrir des portes sur ce qu'on croyait être derrière, qu'on croyait sur parole. On se fiait aux plaques vissées dessus. Or il vaut mieux ouvrir la porte et voir ce qu'il y a vraiment dans la pièce. Souvent la plaque dit vrai, mais il y a des chambres vides, ou

© MASSON. La photocopie non autorisée est un délit.

bien pleines de ce qui ne correspond pas à la plaque. C'est alors que le trousseau de clés devient très utile. Par exemple lorsqu'il parle de ce *remarquable méli-mélo terminologique qu'est le mas méridional, ou bien de la notion de maison de maître, si on ne met pas en face la maison de ceux qui ne sont pas des maîtres.*

Nous voilà prévenus. L'auteur ne va pas se laisser payer de mots : il se sent très libre d'apprécier la valeur des textes et des thèses, à juger lui-même *si l'omelette qu'on lui sert est bonne, quitte à dire qu'elle n'est pas bonne dans le total irrespect des plus belles toques et des plus grands chefs.* Ou lorsqu'il met en garde contre l'excès d'ingéniosité dans l'interprétation des indices — une de ces plaques de portes vigoureusement astiquée — en citant l'anecdote de François Bordes : des romanichels avaient campé dans une prairie. En partant, ils avaient laissé sur place des traces de feu, des brins d'osier. Un mois plus tard des scouts vinrent y camper en laissant à leur tour divers objets : couteau suisse, croix scoute, etc. Mille ans plus tard une fouille aura conclu à l'existence sur ce site des traces d'une culture scouto-romanichelienne.

D'autres clés ouvrent, elles, non sur des pièces mais sur des enfilades de corridors dont on ne voit même pas le bout. Ainsi cette phrase : « Dès lors, la maison ne serait plus un abri pour l'homme mais pour le feu : la problématique changeant d'orientation… » Et comment? Quel extraordinaire changement de perspective! Comme il est difficile à adopter tant que nous sommes tous façonnés par la maison que nous avons connue, celle de nos parents, parfois celle de nos grands-parents! Bien sûr, il y a le feu dans la cheminée ou dans le poële, une ampoule qui *brûle* au plafond, des casseroles sur le gaz. Mais il est difficile de s'abstraire de l'idée que ce feu est ajouté à la maison de l'homme, que c'est un confort, comme le puits proche, la pompe, l'eau courante. Un aménagement fonctionnel comme cette fonction omniprésente enseignée depuis longtemps dans les écoles d'architecture. Une maison qui ne serait qu'un abri perfectionné du feu, plus exactement un abri perfectionné du feu qui pourrait de surcroît abriter aussi des hommes. Le mot de Cocteau deviendrait plus qu'une boutade de poète : « Si on me demandait ce que j'emporterais dans l'incendie d'une maison, je répondrais : le feu. »

Nul doute que les lecteurs feront comme nous : qu'ils prendront les clés du trousseau et qu'ils ouvriront, après Lucien Lepoittevin, toutes ces portes.

André Dunin
Yves Bottineau-Fuchs

Table des matières

Préface V

Avant-propos 1

Chapitre I — Maison synchronique, maison diachronique 5

Maison formelle, maison fonctionnelle 6
Maison première, maison dernière 9
Maison vernaculaire 10
Généalogie de la maison 13
Typologies de la maison 14
Inertie de la maison 16
Archéologie de la maison 20
Comparatisme et diffusionnisme 25

Chapitre II — Au jardin d'Éden 31

La maison d'Adam au Paradis 32
Vitruve, le temple et la cabane 37
La cabane éternelle 40

Chapitre III — L'outil, la maison et le feu 43

L'hominisation 43
L'outil 48
Le feu 51
Synchronismes ou anachronismes 54
Maison réelle et maison virtuelle 56

Chapitre IV — Depuis la nuit des temps 59

La première maison 59
La maison en négatif 63
La mosquée du désert 67
Jeux d'enfants, jeux d'adultes 68

Chapitre V — Chasseurs, campeurs et troglodytes 73

Chronologie et concordances 74
Habitat et mode de vie 77
Maison et sol d'habitat 79

© Masson. La photocopie non autorisée est un délit.

Au bivouac 81
Les habitats du « Normannien »... 84
...et ceux de l'« Orangien » 87
L'homme des cavernes 90

Chapitre VI — La fin des temps anciens 95
Un hiver de soixante mille ans 96
Le paysage 102
L'homme et ses œuvres 103
S'abriter du froid 106
Les grottes 109
Pincevent 111
Les pavés magdaléniens du Périgord 113
La maison sur fosse en Europe centrale 118
La maison en os de mammouth 120

Chapitre VII — Vers des temps nouveaux 127
Une Terre nouvelle, de nouvelles terres 128
La néolithisation 130
Flash back sur les derniers chasseurs... 134
...et sur leurs maisons, leurs défunts et leurs dieux 137

Chapitre VIII — Ex Oriente lux? 141
Les chemins de la diffusion 143
Le « Croissant fertile » 149
La maison dans la ville 154
Une maison pour les dieux 157

Chapitre IX — La maison néolithique européenne 159
L'Europe égéo-balkanique 161
Le Cardial méditerranéen 165
Du Danube à la Seine 169
Une maison pour les morts 177

Chapitre X — La maison symbolique et rituelle 181
Rites et symboles 183
La maison cosmique 185
L'orientation de la maison danubienne 189
Le marquage symbolique 193
L'espace sacré 195
Le rituel du sacrifice 197
Au cours de la construction 200
La fin des travaux et l'inauguration de la maison 201

CHAPITRE XI — LA MAISON POSTNÉOLITHIQUE 205
La maison en pierre protohistorique 206
Maisons de bois de la deuxième génération 209
Permanence et continuité 214
Maisons des villes et maisons des champs 215
Hominisation, déshumanisation 216

POSTFACE À L'INTENTION DES ARCHITECTES. LA DIXIÈME MUSE 221

BIBLIOGRAPHIE 227

TABLE DES FIGURES 233

INDEX 235

© MASSON. La photocopie non autorisée est un délit.

Avant-propos

En 1980, j'ai organisé à l'unité pédagogique d'architecture numéro 1, émanation de la défunte section d'architecture de l'École des beaux-arts [1], un séminaire d'histoire de la maison. Cette initiative n'aurait pu se poursuivre ni se développer, au cours de la décennie 80-90 sans le renfort de deux collègues venus apporter leur concours : André Dunin et Yves Bottineau-Fuchs, que je me fais un plaisir et un devoir de citer, au début de ces quelques pages dont ils ont bien voulu accepter de rédiger la préface. La participation volontaire, attentive, et quelquefois enthousiaste, exigeante aussi, de nombreux étudiants, permit à chacun de nous d'approfondir un thème pris dans l'immense territoire, très incomplètement défriché, de l'histoire de l'habitat. Si ce livre possède une once d'intérêt, c'est à la vigilante amitié des uns et des autres qu'il la devra.

Ainsi, plus par goût et curiosité que par prédestination universitaire, j'ai fait porter mes propres investigations sur l'origine protohistorique et préhistorique de l'architecture dite vernaculaire, qui faisait, par ailleurs, l'objet d'un second séminaire (espace et habitat rural), avec le souci d'isoler le moins possible les formes fossiles du contexte archéologique qui leur donne un sens.

Le texte que je publie aujourd'hui est issu directement de cette recherche sans en être, bien entendu, le reflet exhaustif. Le milieu et les circonstances dans lesquels il a pris corps expliquent qu'il ne s'agit, en aucune manière, d'un exposé scientifique, dogmatique ou didactique des origines de la maison, mais le résultat d'une réflexion sur la façon dont ce problème des origines de la maison est généralement perçu, examiné et présenté.

Les fiches que j'ai utilisées pour cette rédaction avaient été constituées pour les besoins, et à propos du séminaire. Il est certain qu'elles ont perdu une partie de la fraîcheur qu'elles pouvaient avoir il y a bientôt près de quinze ans. Le matériel didactique qui, à l'époque, reflétait un état récent des questions, a pris quelques rides. Une

1. Aujourd'hui, l'établissement a pris le nom d'*École d'architecture Paris-Villemin,* du nom d'un local annexe, près de la gare de l'Est. Ce local ayant dû être abandonné (il a d'ailleurs été incendié), l'école en a conservé le nom, se trouvant ainsi, comme le département du Var, désignée par une épithète qui lui est étrangère. Le démantèlement de l'École, provoqué en 1968 par les maîtres et les élèves, manifestait le désir de sortir du « système Beaux-Arts », autrement dit de ne plus être considérés comme des artistes. Élèves et professeurs tiraient ainsi la conséquence du fait, constaté par tout le monde depuis un certain temps déjà, que l'architecture n'était plus, effectivement, l'un des Beaux-Arts. La *réforme d'Ornano* (en 1977-1978), consacra la rupture en retirant la tutelle de l'architecture au ministère de la Culture pour l'attribuer à l'Équipement et aux Transports. Un article du *Figaro* du 5 septembre 1995, intitulé *L'architecture redevient une affaire culturelle* (p. 20), nous apprend le retour de l'architecture au sein de son administration « naturelle ». Faut-il y voir un signe d'espoir?

© MASSON. La photocopie non autorisée est un délit.

mise à jour aurait entraîné un assez long travail d'ajustement sans changer beaucoup mes conclusions; j'ai préféré y renoncer.

Le problème de la maison des origines est celui de l'habitat humain pris à la naissance de l'espèce. Il dépend donc des critères que l'on choisira pour fixer le moment de cette naissance, ce qui est un point sur lequel tout le monde est loin d'être d'accord. Différent du problème des origines de la maison (qui pourrait se réduire à une question pratique d'archéologie), il comporte, en plus, l'examen des facteurs paléoanthropologiques, généralement plus théoriques, qui lui sont liés. J'ai choisi de privilégier les découvertes que les archéologues mettent à notre disposition, sans ignorer les interrogations théoriques.

Mon exposé s'organise ainsi autour d'un noyau dur, formé par une manière d'état des lieux, jetant un regard sur le matériel archéologique pour les périodes les plus anciennes — celles des origines, par conséquent — et qui couvrent ce qu'on appelle, en géologie, le Pléistocène et le début de l'Holocène, ou en préhistoire le Paléolithique et le Néolithique. Par souci de concision, j'ai concentré mon champ d'observation sur le Paléolithique [1] et le début du Néolithique, limitant à quelques vues rapides les problèmes d'époques qui n'étaient plus vraiment celles des origines. Les périodes les plus anciennes sont les plus significatives parce que, précisément, elles sont les plus anciennes; les quelques exemples qu'elles proposent ont le mérite d'être peu nombreux, ils n'encombrent pas la perspective mais la dégagent, au contraire, avec suffisamment de netteté pour alléger substantiellement le discours. Par conséquent, comme le sous-titre cherche à l'exprimer, il y a dans cet ouvrage une partie descriptive, résumant des travaux archéologiques, étroitement imbriquée à une réflexion critique à qui elle sert d'aliment, celle-ci s'appuyant davantage sur des considérations anthropologiques. Ceci n'ira pas sans poser quelquefois des problèmes : on les rencontrera chemin faisant.

Dans le déroulement de l'histoire de l'humanité, les anciennes périodes couvrent le début de l'hominisation, phénomène de transformation progressive de l'espèce qui n'est sans doute pas achevé, si tant est qu'il puisse l'être un jour. Étalées sur près de trois millions d'années, elles représentent la presque totalité de cette histoire.

Aujourd'hui, l'hominisation n'apparaît pas seulement comme un fait paléontologique, mais aussi comme une donnée de paléoanthropologie. En ce sens, la fabrication et l'usage d'outils de pierre taillée, première forme de technologie, ainsi que l'invention et l'usage du feu, prennent autant d'importance, dans le processus, que l'acquisition de la bipédie, le développement volumétrique du cerveau ou la position préhensile des doigts des membres supérieurs [2]. A l'outillage lithique — dont la présence se repère déjà dans des horizons archéologiques vieux de trois millions d'années, et même peut-être davantage — il convient d'ajouter les structures spatiales, qui les accompagnent, dans les niveaux un peu plus récents, comme

1. Rappelons que, par exception, et pour respecter un usage d'archéologues, le sens habituel des qualificatifs supérieur et inférieur s'inverse lorsqu'il s'agit du Paléolithique : la haute époque étant ici la plus récente.

2. Le sujet n'appartient plus exclusivement aux spécialistes des sciences de la nature : anatomistes, biologistes, anthropologues au sens ancien du terme... Il a tendance à s'élargir aux spécialistes des sciences humaines.

facteurs efficaces et significatifs de l'hominisation. Ce qui différencie l'homme de l'animal, c'est moins la forme et le volume de son cerveau, que la façon dont il sait en tirer parti : ce qui s'évalue à partir des vestiges de son industrie.

Autrement dit, l'éminente dignité de la maison démontre abondamment que, dès l'origine, il s'agit de tout autre chose que du simple témoignage d'un besoin matériel à satisfaire. Mais proposer l'inversion des rôles généralement répartis passera sans doute, aux yeux de certains, pour de la provocation. Au royaume de la pensée cartésienne, positive et matérialiste, tout ce qui ne peut se mesurer, ou mieux, comme on dit aujourd'hui, gravement : se quantifier [1], est nul et non avenu.

Et si, pourtant, au lieu de procéder du besoin d'un abri, c'était l'existence de la maison elle-même qui avait suggéré ce besoin? En ce sens, je souscris volontiers à ce qu'affirme Robert Ardrey, que j'aurai souvent l'occasion de citer dans le cours de cet ouvrage : « Notre humanité n'est pas la conséquence, mais la cause de notre hominisation [2] ». La question subsidiaire, que se posent aujourd'hui ceux qui ne veulent pas fermer les yeux sur les problèmes fondamentaux de notre espèce, est celle du destin que l'avenir réserve à cette hominisation. Accessoirement, quel rôle notre habitat, c'est-à-dire notre relation à l'espace, tiendra-t-il dans la continuation du processus. Si l'on ne se contente pas d'attendre l'Apocalypse sans états d'âme, la question du devenir rejoint ici celle des origines.

Le Vast (50630), mai 1995

1. Dans une vertigineuse, profonde et nébuleuse allusion à Niels Bohr, Max Planck et d'autres illustres mathématiciens.

2. Ouvrage cité à la bibliographie, p. 100. L'index bibliographique, à la fin de notre ouvrage, recense, dans l'ordre alphabétique, l'ensemble des textes cités et exclusivement ceux-ci. D'une façon générale, l'intitulé ne sera rappelé en note que s'il y a risque de confusion.

© MASSON. La photocopie non autorisée est un délit.

CHAPITRE I

Maison synchronique, maison diachronique

Comme entrée en matière au début des cours, je m'amusais naguère à faire subir à mes étudiants de première année, une sorte de petit test sans malice. A la question : qu'est-ce qu'un architecte? il m'était invariablement répondu qu'il s'agissait d'un professionnel fabricant, sinon des maisons, au moins des projets de maisons. En poussant plus loin mes investigations, et en leur demandant une définition de l'architecture, j'obtenais une réponse spontanée et sans ambiguïté : des *maisons*. Mais, lorsque je demandais des exemples précis et remarquables de cette architecture, ma curiosité devait paraître plus sournoise que saugrenue à ces jeunes gens qui, après m'avoir cité Notre-Dame de Paris, la tour Eiffel, voire le Colisée ou la tour de Pise, selon leur degré de culture générale, avaient tendance à me regarder de travers.

Ces différentes réponses — qui prennent toute leur saveur par le fait que, jusqu'à une époque récente, peu d'architectes intervenaient dans la conception et la construction de maisons — m'ont fait mesurer la difficulté de reconnaître clairement cette chose désignée par le mot maison, auquel Littré reconnaît vingt-trois sens différents, synonymes exclus. Si, dans l'usage courant, le mot recouvre des réalités tangibles bien concrètes, ces réalités sont infiniment diverses, selon les lieux, les époques, les catégories sociales, les matériaux et les modes d'élaboration... Et, lorsqu'il s'agit d'époques très reculées, la notion perd toute densité et toute épaisseur, devient incertaine, aléatoire.

Un des signes de cette incertitude se remarque bien dans la nomenclature archéologique, qui hésite à se servir — pour le Paléolithique notamment — de cette désignation à la fois trop précise et trop générale : une maison. Préhistoriens et archéologues useront volontiers de synonymes ambigus, ou d'expressions très neutres : huttes, cabanes, campements, ou bien habitats, sites, éventuellement sites d'habitats, voire encore habitats de plein air, ce qui semble un paradoxe et qui ne sert qu'à désigner tout ce qui n'est pas une grotte. A la limite, on utilisera le mot gisements, sans jamais désigner franchement un lieu de résidence d'une certaine permanence, un espace de séjour aménagé, ou, comme on dirait en géographie humaine, la réalisation d'un microclimat artificiel. L'imprécision et la pauvreté sémantique de la terminologie relative aux structures d'habitat bloquent la description : « trou de poteau, fond de cabane, foyer, dallage, dépôt rituel sont des mots qui ne correspondent qu'occasionnellement aux structures qu'ils prétendent

© MASSON. La photocopie non autorisée est un délit.

décrire; on y croit plus ou moins mais ils subsistent, bouchant l'horizon des hypothèses [1] ».

En l'absence d'une ou de plusieurs définitions dont on puisse utilement se servir, il nous reste la faculté d'élaborer un modèle et de tester son adéquation à la réalité du phénomène. Si l'on part des différentes formes de discours qui concernent la maison, les traits du modèle peuvent se regrouper en des sortes d'ensembles, plus ou moins exclusifs. Il y a, en effet, différents modèles possibles de maison : modèles géographiques, technologiques, économiques, etc., selon les points de vue que l'on veut valoriser : implantation, modes de construire, rapports de prix... La maison relève d'une sorte de phénoménologie globalisante qui la rend difficile à isoler de ses contextes divers. Elle intéresse aussi bien les sciences de l'homme ou les sciences dites sociales, que d'autres secteurs plus facilement quantifiables, ou plus techniques, comme la résistance des matériaux, la thermique, l'acoustique, etc., sans compter, bien entendu, les sciences historiques et préhistoriques, qu'on inclura, en l'occurrence, dans les sciences de l'homme. Tous ces modèles se trouvent d'ailleurs corrompus, les uns et les autres par l'idéologie ambiante, l'époque, la personnalité de ceux qui les dessinent. Pour cette raison, ils seront toujours plus ou moins normatifs et plus préoccupés de formuler des règles que de s'accommoder aux faits, en raison de l'emprise qu'exerce la maison sur la société et l'individu : force de pression, voire d'oppression. Comment échapper à ces distorsions et étudier la maison en elle-même? Peut-être vaut-il mieux ne pas se poser la question : quel modèle de maison? Mais plutôt : qu'est-ce qu'un modèle de maison? Interrogation sans doute plus pertinente, et peut-être plus féconde. Si l'on est familier des techniques de conception et du langage de l'architecte, on pourra répondre : un programme mené à bonne fin. Cependant, si le programme est davantage qu'un modèle d'architecte ou de maître d'ouvrage (il intègre différents paramètres dont certains traduiront des données matérielles et formelles, d'autres des exigences fonctionnelles et des encadrements financiers [2], il n'exprime qu'une réalité en filigrane, une possibilité souvent remise en question, car quel est le programme dont l'exécution fut sans bavure, et conforme au dessein d'origine?

Maison formelle, maison fonctionnelle

En mettant à part l'élément prix de revient, qui parasite le problème, on aperçoit, en gros, deux façons, sinon trois, d'organiser le modèle ou d'articuler le programme : morphologie, fonction, signification (ou symbolisme). En général, et sauf pour des édifices à caractère spécifique, comme une église ou une mosquée, un programme n'évalue pas systématiquement, ni consciemment ce dernier paramètre; il se trouve d'ailleurs souvent confondu avec celui le précède, la fonction étant considérée parfois dans ses aspects symbolico-rituels, ou le rite s'explique — de manière parfaitement erronée — par l'usure d'anciennes fonctions, dont la finalité a été perdue de vue.

1. Leroi-Gourhan A., *Les voies de l'histoire...*, ouv. cité, p. 145.
2. Données formelles et données fonctionnelles que nous retrouverons au chapitre suivant, dans une problématique diachronique de la maison fossile (ou archéologique).

Nous réserverons d'examiner plus loin cet aspect des choses [1], pour ne considérer à présent que la seule alternative forme-fonction. Ceci conduira, dans une première approche, à prendre les traits dans l'ordre des choses matérielles et des modes de faire; ce qui conduit par privilège à un objet, possédant une forme spécifique. L'objet [2] et sa forme seront coordonnés, et en partie conditionnés, par les matériaux et les techniques mis en œuvre, éventuellement l'environnement. De ce point de vue, on évacuera toute préoccupation d'usage, à savoir : à quoi cela sert-il, comment cela fonctionne-t-il [3]?

Deuxièmement, et si l'on accorde la priorité au point de vue fonctionnel, la maison paraîtra alors, et surtout, déterminée par les exigences auxquelles elle est censée apporter des réponses. Dans ce cas, on considère non plus l'objet en tant que tel, mais son utilité pratique, et le processus humain dont il permet le déploiement. La maison devient le lieu géométrique où se rencontrent, se recoupent et quelquefois s'affrontent un certain nombre de comportements individuels et sociaux, le théâtre d'une sorte de jeu, avec ses rôles et ses règles. L'exploration des thèmes éthologiques tournant autour de la maison fournira alors d'abondantes et fécondes observations. C'est, comme disent les sociologues, le vécu spatial qui prédomine, et qui justifie les différentes formes que peut prendre la maison. Formes qu'on appellera plus volontiers des structures [4].

Les exigences fonctionnelles ont tendance à vouloir faire passer les exigences formelles — qui peuvent s'extrapoler en exigences esthétiques — au second plan. Elles favorisent le phénomène relationnel qui doit s'établir entre l'individu et la maison. La qualité — ou une certaine qualité — de relation, dans le couple maison-habitant, normalise ces exigences. On formulera ainsi des exigences minimales. Elles seront objectives, quelquefois mesurables dans leurs paramètres lorsqu'il s'agira de conserver les aliments, faire la cuisine, se laver, avoir chaud en hiver et frais en été, être isolé des bruits de la rue (il faut tant de litres d'eau, tant de kilowatts, etc.). Elles pourront également être plus ou moins subjectives, et plus ou moins vagues : assurer l'intimité, épanouir l'individu, permettre des pratiques rituelles ou religieuses.

---

1. Sur la maison-signe, voir l'excellent article de Pierre CENTLIVRE, dans *Encyclopedia Universalis*, ouv. cité, IX, 26-29.

2. « Chose, dans un sens indéterminé », définition de Littré, art. « Objet ».

3. « L'École positiviste s'est efforcée de démontrer, en s'appuyant sur la carte de distribution mondiale des formes d'habitat, que la localisation des types architecturaux est fonction du climat, des ressources naturelles, des matériaux disponibles, etc. Mais toute analyse plus approfondie devra tenir compte, en outre, des courants culturels, des structures sociales et économiques, des ensembles de rites et de mythes qui, de plus en plus, conduisent à penser que l'influence du milieu sur l'architecture s'exerce moins positivement que négativement (impossibilité d'emploi de certains matériaux, de certains types de formes — adéquation de la technique disponible —, etc.). L'architecture s'est développée et différenciée comme instrument de vie sociale en dépit des limitations dues au milieu et non à cause d'elles; elle ne peut, certes, faire abstraction des caractères du milieu mais tend, d'une façon générale, à en minimiser l'action réductrice... » GUIDONI E., ouv. cité, p. 9.

4. La maison fonctionnelle permet l'extension des points de vue à différentes branches des sciences humaines. Sur quelques-uns de ces points de vue, voir Amos RAPOPORT, ouv. cité. Si les travaux de certains ethnologues, comme Pierre Bourdieu et Marcel Griaule, à propos des Kabyles et des Dogons, explorent les diverses significations de la maison qui renvoient à ses aspects typomorphologiques, d'autres réflexions élargissent le sujet au problème général des rapports de l'homme avec son espace; voir Ed.T. HALL, *La dimension cachée*, ouv. cité.

© MASSON. La photocopie non autorisée est un délit.

La prise de conscience du degré d'urgence qu'il y a à contenter ces exigences exprime le fait que, dans la phénoménologie de la maison, il existe un niveau de satisfaction, coïncidant avec les aspirations de l'époque, que l'on essaye d'évaluer; c'est ce que les hygiénistes, au XIX[e] siècle, avaient déjà reconnu. Si ce niveau semble atteint, la maison joue pleinement son rôle. On se réjouira de savoir qu'elle est épanouissante. Si le niveau n'est pas atteint, et selon les caractéristiques et l'importance de ses lacunes, on se désolera de constater qu'elle est frustrante, stressante, angoissante... Qu'elle favorise la délinquance, l'alcoolisme, le suicide, le crime, etc. Ces constatations variées conduisent à des discours différents sur la maison. D'un côté, elle peut devenir le thème poétique ou littéraire d'attendrissantes élégies; de l'autre, elle peut inspirer des théories, susciter des enquêtes, des statistiques, des expériences, des colloques. Enquêtes, statistiques, expériences et colloques perpétuellement recommencés, et auxquels s'affairent institutions, agences, associations [1]...

Si l'on cherche à recenser les termes utilisés en français pour, sinon désigner exclusivement la maison, mais en suggérer peu ou prou l'idée, y compris dans ses variétés, extensions et accessoires, chaque cas semble indiquer, préférentiellement, soit un rapport à la forme, soit un rapport à la fonction. On constate un clivage entre deux sens généraux, l'un considérant la morphologie et les matériaux, l'autre les divers aspects fonctionnels; ce dernier paraissant le plus ancien. Ainsi, *maison*, *demeure* et *habitat*, conservent-ils la trace, dans leurs étymologies, de sens oubliés, primitifs et sans doute originels qui sont ceux d'*être*, d'*avoir* et de *rester* [2]. Ils n'évoquent pas la morphologie de la maison, mais des significations liées à son usage, liées aussi à l'identité de la personne, aux rapports individuels ou sociaux avec un espace. Plus tard, probablement, l'abri pourra se trouver désigné en termes descriptifs ou analogiques nombreux et variés parce que fabriqués au gré de circonstances diverses. Ainsi, la baraque a-t-elle des chances d'avoir été, à l'origine, édifiée avec de la terre, le chalet avec de la pierre, la borderie en planche. Le bercail, pour sa part, ne peut être antérieur à la domestication du mouton, dont il est, étymologiquement, le refuge [3].

---

1. Ainsi, le très sérieux Centre scientifique et technique du bâtiment (CSTB) semblait-il découvrir, en 1985, une problématique qui inquiétait les sociologues bien avant mai 1968 : « L'habitat ne peut être réduit à la fonction logement et ne peut être considéré seulement comme un objet technique, un produit de consommation ou un patrimoine économique », lit-on dans un bulletin de cette institution, dans lequel on rajoute, conscient de l'importance de cette découverte : « nous avons pu montrer que les principaux problèmes auxquels sont confrontés les maîtres d'ouvrages et les collectivités locales dans ce domaine tiennent au fait d'avoir négligé cette dimension... » Espérons que, grâce au Ciel et au CSTB, cela n'est plus arrivé depuis! (CSTB, *Sciences humaines, Groupe prospective de l'habiter* (sic) *et de la construction*; 4, av. du recteur Poincaré, Paris XVI[e]. Cahier et document multigraphié, 1985, p. 2.)

2. Maison (*manere* = rester), on dit maison *manable*, dans le Cotentin, ce qui semble un pléonasme; demeure (*demorari* = id.), habitat (*habere* = avoir); mais le sens d'avoir, posséder, est également le sens d'être (voir Marcel MAUSS, ouv. cité, p. 368). D'*habere*, *habitus*, dérive également habitude, qui, comme chacun sait, est une seconde nature, tout comme l'habit, qui, ainsi que chacun sait également, ne fait pas le moine, mais le distingue judicieusement du commun des mortels. Beaucoup plus tard sans doute, à l'époque néolithique, le possessif *habere*, ou ce qui en tenait lieu à l'époque, a donné également un terme générique pour désigner les animaux domestiques, ce qui se comprend fort bien. Il s'agit d'*aver*, utilisé encore en patois de Basse-Normandie (Val de Saire); voir René LEPELLEY, ouv. cité, 316, p. 106.

3. Pour l'identification de ces étymologies, nous renvoyons au dictionnaire de Gransaignes d'Hauterive, ouv. cité.

Maison première, maison dernière

Qu'il s'agisse de la maison fonctionnelle, ou de la maison formelle [1], la description du modèle peut se référer — et se réfère souvent — à une sorte d'archétype oublié ou perdu : la maison première, maison des origines, des ancêtres, voire du premier homme. De cette maison première, le souvenir ne se sépare pas d'une nostalgie — le regret du *paradis perdu*, dont parle Gabriel Camps — et l'espoir d'un retour au *jardin d'Éden*; c'est le mythe de l'*éternel retour*. Selon la formule de Gaston Bachelard, la maison première est aussi la maison dernière [2], celle que nous espérons toujours et que nous ne posséderons jamais. Elle alimente le rêve des poètes [3] et la spéculation des intellectuels; mais elle pourrait être aussi bien un projet pour l'avenir, une utopie utile, traduisible en programmes; les vues d'un Le Corbusier et de son école ne sont pas exemptes de réminiscences d'un tel modèle. Nous reviendrons en détail, un peu plus loin, sur l'archétype de la maison formelle qui, sans remonter jusqu'à la Création, se repère déjà dans Vitruve [4].

En résumé, nous sommes en présence de deux accès possibles pour étudier notre maison : sa forme ou son contenu. Il est évident que le contenu sélectionne des thèmes féconds pour décortiquer la maison contemporaine, notamment urbaine, par l'intermédiaire de la sociologie et de ses méthodes variées d'enquêtes sur le terrain. Sur le sujet, les études se comptent par centaines, et sont refaites régulièrement avec application. Par contre, aborder la maison historique, protohistorique et préhistorique par son contenu, apparaît comme une ambition pleine d'embûches, et à laquelle, jusqu'à présent, personne ne s'est risqué. Sauf à remonter jusqu'à la maison rurale dite traditionnelle, ce qui n'est pas excursionner très loin dans l'histoire, on ne trouve guère ce paramètre pris en compte. Dans le domaine du contenu, au sens que nous donnons ici à ce terme, la documentation est nulle, ou presque; ce qu'on peut en dire relève de l'intuition, ou de la métaphore, non de l'histoire. Il faut avoir le génie d'un Bachelard, ou posséder un équipement intellectuel dont bien peu peuvent s'offrir le luxe, pour se risquer sur ce terrain [5].

---

1. La notion de maison formelle et de maison fonctionnelle se retrouve, en écho, dans les concepts de l'archéologie, et est traduite par l'usage d'expressions telles que structures *bâties* et structures *d'occupation* dont le sens sera précisé plus loin.
2. CAMPS G., *La préhistoire*, ouv. cité, chap. I et V; ELIADE M., *Le mythe de l'éternel retour*, ouv. cité; BACHELARD G., *La Terre...*, ouv. cité, notamment le chapitre IV : « La maison natale et la maison onirique ».
3. Par exemple, MERCIER L., ouv. cité.
4. Voir plus loin, chapitre II.
5. C'est cependant ce qu'a cru pouvoir faire Olivier Marc, sans faire référence à Bachelard. Peut-être ne l'avait-il pas lu, ce qui, d'une certaine manière, excuserait la tentative. Bien entendu, le livre d'Olivier Marc (ouv. cité) n'est pas une histoire, mais une psychanalyse de la maison, ce qui pourrait être compté comme excuse supplémentaire, notamment si l'on sait que Marc est architecte. Cependant, l'effort fait pour retrouver dans la maison l'usage du ventre maternel (« Faire sa maison veut dire créer un lien de paix, de calme et de sécurité à l'image du ventre de la mère », p. 23) est une initiative tout à fait intéressante, et une démarche récurrente, parfaitement historique dans son principe; d'ailleurs, la remontée dans l'histoire, individuelle et génétique, est le sport préféré des psychanalystes, avec le risque de prendre ses fantasmes personnels pour la mémoire collective de l'espèce. A l'échelle de l'individu, les racines peuvent difficilement être extirpées plus profond que la première enfance. Le petit Congolais ou Vietnamien, élevé chez des paysans du Berry, sera, à l'âge du certificat d'études, et couleur de la peau mise à part, un parfait petit Berrichon.

© MASSON. La photocopie non autorisée est un délit.

Par la tangente, si l'on peut dire, l'éthologie de la maison glisse naturellement vers la psychologie de la maison, voire la psychanalyse de la maison. Si la psychologie de la maison paraît parfois peu convaincante, et limitée dans son champ d'exploration, la responsabilité en incombe sans doute davantage aux psychologues qu'à la psychologie elle-même, qui a le mérite, en la circonstance, de nous inviter à nous engager sur la voie plus large, sinon plus carrossable, d'une anthropologie de la maison [1], qui exprime le caractère universel et général du phénomène, et son aspect essentiellement culturel. On retrouve ici la troisième approche signalée ci-dessus, celle qui se fait par le mythe, le rite et le signe. L'ambiguïté du thème de la maison, exprimée par la dichotomie forme-fonction, va se fondre alors dans une équivoque plus fondamentale, et plus rebelle à l'analyse, qui nous oblige à nous enliser parfois dans une sorte de double langage. D'une part, celui des exigences de la matière, de la dureté de la pierre, de la consistance fragile et ligneuse du bois, du climat, ou trop chaud, ou trop froid, humide ou venteux; celui aussi des exigences de la matière humaine, du besoin d'abri, de repos... D'autre part, celui des choses incertaines, des fantômes et des fantasmes de nos rêveries, des angoisses insurmontables, des courroux qui ne s'apaisent, de la convivialité, de l'amitié à célébrer, des rites et des symboles, et tous ces codes étranges et magiques, si difficiles à interpréter.

Tout autant, et peut-être plus, qu'un dispositif matériel inventé par l'homme pour son confort, la maison est-elle un système de repères dans le labyrinthe parcouru par l'individu à la recherche de soi-même et des autres, et à la recherche de son univers. Un signe, avant d'être un abri. La culture et la tradition ont ici priorité sur les besoins et les ressources. C'est bien pourquoi la maison apparaît comme étant une des constantes de l'homme, car sinon, qu'y aurait-il de commun entre une cabane néolithique et un hôtel particulier du faubourg Saint-Germain, entre un igloo et le château de Chambord ?

Maison vernaculaire

De ces différents paramètres de la maison, si la forme s'impose dans sa matérialité, les raisons de cette forme, les fonctions, les signes sont difficilement lisibles. Des cas exceptionnels ont permis de brillantes exégèses : la maison musulmane traditionnelle, celle des Dogons du Mali... Mais, dans notre civilisation occidentale, la maison urbaine a subi, à l'époque moderne, trop de contraintes et d'altérations pour être un terrain de choix à l'exercice d'investigations de cette nature. C'est pourquoi la maison traditionnelle rurale est, en la matière, l'objet presque exclusif qui occulte aujourd'hui tous les autres. Il en existe une science quasi officielle, patronnée par des géographes et des ethnologues, du type ATP-CNRS; elle s'exprime, en France, dans toute sa majesté, dans une collection monumentale publiée par Berger-Levrault et préfacée par Jean Cuisenier [2]. C'est une science qui intègre éléments formels et éléments fonctionnels, descriptions et modes d'emploi, sans s'attarder aux antécédents diachroniques, ce qui est conforme aux spécialités des auteurs. Les points de

1. C'est le titre d'un ouvrage d'Amos Rapoport — autre architecte converti aux sciences humaines — qui ne fait qu'indiquer quelques principes (ouv. cité).
2. La collection, à ce jour, comporte dix-huit titres.

départ, ou les bases de ce genre d'études sont très visiblement les modèles de la géographie humaine conçus au début du siècle, et tels que les entendaient Vidal de La Blache, Demangeon, Jean Brunhes…

Cette maison traditionnelle rurale bénéficie de l'exclusivité du qualificatif de vernaculaire. Certains soutiendront qu'il existe également une maison vernaculaire urbaine, et sans doute auront-ils des arguments non négligeables à faire valoir. De notre point de vue, les caractéristiques d'une culture vernaculaire — dont l'habitat est une expression — sont celles d'une société paysanne au sens ou l'ont définie Robert Redfield, et à sa suite Henri Mendras [1]. On se souviendra opportunément qu'en Normandie, au Moyen Âge, les paysans serfs, ou à la limite sociale du servage, étaient appelés *vernaculi* [2]. De ce contexte vernaculaire restreint se trouve donc exclue l'architecture urbaine, même si, jusqu'à la fin du Moyen Âge, et encore au XVI[e] siècle, dans un certain nombre de cas, ses caractéristiques se rapprochent beaucoup de celles de l'architecture vernaculaire *stricto sensu*, c'est-à-dire de l'architecture rurale.

Les ouvrages de l'éditeur Berger-Levrault, et d'autres, car ils sont bien loin d'être les seuls dans leur genre, sont des monographies régionales — ou plus exactement provinciales — qui répertorient des styles, sans utiliser ce terme, trop pompeux sans doute, auquel on préfère la notion, qui paraît plus neutre et plus scientifique, de typologie. Ces ouvrages valent ce que valent les différents auteurs qui les ont rédigés; ils font une analyse quelquefois très fine de la matière qu'ils étudient. Dans leur ensemble, ils constituent un répertoire très abondant, et une documentation dont on sentira sans doute un jour tout le prix. A l'instar des enquêtes ethnographiques sur le terrain, ces analyses, accompagnées de relevés, essayent de restituer une image de la civilisation préindustrielle à laquelle renvoient ces types d'habitat. Un des reproches que l'on peut leur faire est de délimiter chacune leur secteur d'études en partant du découpage politico-administratif contemporain, ou subcontemporain; ce qui ne correspond que très imparfaitement aux aires ethnoculturelles dont dépendent les typologies de l'habitat vernaculaire, même si ce découpage possède, dans certains cas, une respectable ancienneté. En matière d'habitat, la classification différentielle, calquée sur le schéma provincial, est commode mais trompeuse, même corrigée — assez curieusement d'ailleurs — selon des critères géographiques.

En fait, il n'y a ni maison bourguignonne, bretonne ou normande… Mais des types bretons, morvandiaux, etc. Éventuellement des types mixtes, à cheval sur deux ou plusieurs provinces. Quand par hasard, un type général semble se dégager, à gros traits, et coïncider avec une province, il y a de fortes chances pour que, non seulement il la recouvre, mais aussi qu'il la déborde. La maison alsacienne est aussi celle du pays de Bade voisin. Il y a une maison méridionale dont les différentes variétés s'étendent largement sur tout le sud de la France. Et s'il a fallu le Couesnon pour mettre le Mont-Saint-Michel en Normandie, il est bien vrai que, par la physionomie de leurs maisons, Fougères et Avranches sont parfaitement interchangeables. S'il y avait un correctif à suggérer — mais il est bien tard — pour l'étude de la maison vernaculaire, ce serait

1. Auteurs cités en bibliographie. Les sociétés paysannes s'insèrent entre ce que Redfield appelle les sociétés sauvages — que nous appellerions primitives — et les sociétés industrielles, qualifiées d'englobantes par la sociologie contemporaine.
2. *Cartulaire de La Trinité de Rouen*, cité par Léopold Delisle, p. 17 (ouv. cité).

© MASSON. La photocopie non autorisée est un délit.

d'abandonner ce genre de découpage pour partir des typologies elles-mêmes, de cartographier leurs extensions, et, après seulement, examiner si les zones d'isomorphismes coïncident avec quelque chose, et éventuellement avec quoi. On s'apercevrait sans doute que ces coïncidences ne sont ni géographiques, ni politico-administratives.

Ceci est de peu d'importance au regard de la manière dont sont sélectionnées les normes de classification; ce qui est un problème de fond, épistémologiquement parlant. Il est tout à fait remarquable, par exemple, que dans le volume consacré à la Provence, la définition des genres de construction recense des catégories en totale incohérence. Ainsi, propose-t-on six genres définis par des critères dont deux seulement, maison *des plaines* et maison *de montagne*, appartiennent au même système. Une fois on fait appel à un critère social : maison *de maître*, une autre fois à un critère territorial, ou de proximité : maison *de village*, une autre fois encore à un critère fonctionnel : constructions *annexes*, et, pour finir un critère géographique dont deux définitions au moins, maison *de montagne* et maison *alpine*, prêtent à confusion. Dans ce remarquable méli-mélo terminologique, les mêmes vocables servent à indiquer des choses différentes selon les endroits et les circonstances; ou bien les mêmes choses possèdent des dénominations différentes. Ainsi, le *mas* désigne, en Camargue, un domaine agricole important, et, dans la plaine du Rhône, un petit domaine qui, dans le Comtat s'appelle une *grange* [1]. Les typologies amorcent des séries qui tournent court. On ne voit guère l'intérêt de repérer une maison de maître, si on ne met pas, en face, la maison de ceux qui ne sont pas des maîtres. Et cette maison de maître, on ne voit pas bien ou elle vient s'insérer, entre la plaine et la montagne; à moins d'être une variété, ou sous-classe, d'une répartition géographique de premier rang, ce qui n'est nullement le cas. Probablement est-il admis implicitement que le concept de maison de maître n'a pas la même signification en plaine ou en montagne, voire qu'il existe là et qu'ici il manque. C'est alors vouloir classer des choses qui ont entre elles trop de différences : des carpes et des lapins.

Si des universitaires honnêtes éprouvent ainsi de la difficulté à surmonter quelques équations taxinomiques apparemment simples, c'est que, de deux choses l'une :

1. nos catégories mentales ne sont pas adaptées, autrement dit on n'a pas une prise suffisamment rationnelle sur le sujet;

2. la quantification ne peut être atteinte à un degré convenable.

Dans les deux cas, que ce soit la faute à Voltaire ou la faute à Rousseau, le résultat est le même [2]. Bien ou mal, et quoi qu'il en soit, par le biais de ces études synchroni-

---

1. Le critère linguistique ne saurait avoir de valeur qu'à l'intérieur d'un domaine bien unifié.

2. Dans le fond, les auteurs ne font que discourir, avec plus ou moins de bonheur, dans la mesure où ils savent oublier les exigences épistémologiques arbitraires qu'on leur a imposées, dans la préface à répétition, qui sert pour tous les volumes de la collection, et qui est un chef d'œuvre de prétentieuse pédanterie. Paradoxalement, cet immense travail de recensement pose maintenant des problèmes à ceux qui l'ont conçu, et qui en ont dirigé la réalisation. Indépendamment d'une critique *a posteriori*, qui fait apparaître les lacunes que nous avons indiquées, le maître d'œuvre de ce qui aurait dû et pu être une cathédrale du savoir se demande aujourd'hui, ingénument, à quoi cela peut bien servir, et éventuellement, comment s'en servir (CUISENIER J., *Le Corpus...*, ouv. cité). Si Jean Cuisenier reconnaît qu'il faut maintenant fabriquer une clef pour ouvrir la porte de ce magasin, bourré de la cave au grenier, c'est faire l'aveu que la rigueur pseudo-scientifique qui avait présidé au remplissage n'était qu'un leurre, un alibi dissimulant un manque total de méthode.

ques, l'habitat rural de notre pays [1] se trouve ainsi progressivement exploré. Mais on ignore toujours, et on ne cherche guère à savoir, d'où il vient, comment il s'est formé et transformé. Une architecture du passé — et qui est une des choses qui nous relie le mieux au passé — paraît, paradoxalement, sans passé. Riche selon les terroirs d'une infinie variété de formes, elle nous offre le spectacle d'une nouvelle parure tous les dix kilomètres, et nous donne l'impression d'être restée immuable pendant des siècles. Projetée dans le passé, cette pérennité s'affirme plus encore dans la maison fossile, dont l'archéologie nous proposera de nombreux exemples.

Généalogie de la maison

Traditionnellement, on fait commencer l'histoire avec le plus ancien document écrit. Avant, c'est la préhistoire. Par analogie, ne pourrait-on décider que l'histoire de la maison commence avec le plus ancien édifice d'habitation aujourd'hui encore debout? Avant serait la préhistoire de la maison. Cette préhistoire-là, on ne saurait remonter très loin sans la rencontrer : il y a bien des chances pour qu'entre l'an mil et le début de notre ère, on entre progressivement et sans retour dans la préhistoire de la maison [2]. Pour les périodes antérieures, la maison n'est plus connue qu'à l'état de fossile, ou par l'intermédiaire de son arbre généalogique.

Les rameaux de cet arbre s'étendent très loin de leur tronc et de ses maîtresses branches, contraignant le chercheur à multiplier ses investigations et à épuiser ses sources d'information. Plus on remonte dans le temps, plus la ramure couvre de surface. Aussi, ne faut-il pas s'étonner de trouver, dans l'ascendance de la maison médiévale française, aussi bien des huttes du Paléolithique supérieur sibérien, que des fonds de cabanes de Tanzanie ou d'Éthiopie. Ceci ne signifie pas que les maisons médiévales de Brébières soient authentiquement, directement et rigoureusement les arrières-petites-filles des cabanes de Malta [3] ou d'ailleurs, mais qu'elles sont situées sur le même enchaînement linéaire de formes. Elles procèdent les unes des autres, à la manière dont l'homme de Tautavel s'insère dans une longue suite de générations, où l'on trouve, en amont l'*Homo habilis*, et en aval l'*Homo sapiens*, sans qu'on puisse prétendre, ce qui n'aurait pas de sens, qu'ils descendent les uns des autres, comme Louis XV descendait d'Henri IV. Contester cette évidence serait dénier toute réalité aux phénomènes de filiation qui organisent les divers processus de l'évolution; la maison y est soumise de la même façon que les êtres biologiques. La chaîne qui va de l'australopithèque à l'*Homo sapiens*, en passant par l'*Homo habilis* et l'*Homo erectus*, n'est pas une suite d'espèces différentes, mais une seule espèce en évolution continue.

« Si la moindre coupure s'était jamais produite dans la lente acquisition des techniques essentielles, tout aurait été à recommencer. On ne réfléchit pas toujours suffisamment à la continuité du lien qui nous unit à un passé inaccessible. On imagine vaguement les hommes de la préhistoire tapant au hasard sur des cailloux

1. Mais l'intérêt porté à l'architecture rurale traditionnelle n'est pas exclusivement un phénomène français.
2. On entre en préhistoire à des époques différentes, selon les objets que l'on prend en compte.
3. Brébières : Moyen Âge, Pas de Calais; Malta : paléolithique supérieur, Sibérie.

© MASSON. La photocopie non autorisée est un délit.